

LE FESTIVAL DE MALATAVERNE



François AYRAL

Qui aurait osé parier, jusqu'à une date récente, qu'il serait possible d'organiser en France un festival de chanson et de musique folkloriques avec un programme pratiquement dépourvu de vedettes, des chansons et des morceaux non amplifiés, une organisation non professionnelle, totalement en dehors des circuits commerciaux, et cependant attirer plus de dix mille personnes, spectateurs-acteurs, le tout en évitant la présence de toute police comme les provocations ? Cela tenait de la gageure, et pourtant c'est un bilan aussi positif, ou presque, qui se dégage à l'issue des trois jours et trois nuits de Folk qui viennent de se dérouler à côté de Malataverne, charmante petite commune de la Drôme.

Il faut s'empresser de préciser que ce festival a bénéficié d'une somme de conditions exceptionnellement favorables (sans parler du beau temps), tant dans sa préparation que dans son exécution. D'abord une collaboration

bénévole, enthousiaste et efficace de la part des habitants, y compris le maire et le curé de Malataverne (il y eut même une « messe folk » au village) les commerçants et les paysans, qui prêtèrent leur concours à l'Association « Folk Song International », organisatrice des réjouissances.

Nous eûmes droit pendant ce festival à de très beaux moments de musique et de chansons ; quasiment tous les styles populaires étaient représentés. Pendant la nuit du samedi au dimanche, soit pour le premier des deux grands concerts, on put applaudir au retour de Derroll Adams, déjà entendu à Lambesc. Ancien compagnon de route de Woody Guthrie, ce qui n'est pas mince référence, Derroll Adams vit aujourd'hui en Belgique, mais il est très lié aussi avec Donovan qu'il va souvent voir en Ecosse. Derroll Adams s'accompagne uniquement au banjo dans des chansons soit traditionnelles, soit de sa propre composition, le tout empreint d'une grande simplicité.

Du côté français, on a revu avec plaisir le « Grand'Mère Funibus Folk » qui interprète un réper-

toire traditionnel de France et de Louisiane, avec Ben (dulcimer), Roger Mason (guitare, cuillers, accordéon diatonique) et Christian Gour'han (vielle). Cette même nuit, François Béranger, auteur-compositeur moderne connu du grand public par son inimitable « Tranche De Vie », remporta un très vif succès. Bien que malade et de son propre aveu peu en forme cette nuit-là, il fut rappelé par une foule unanimement enthousiaste. Immédiatement après Béranger, un nouveau groupe américain, les Mormoz, se distingua par sa musique assez sophistiquée (flûte et violoncelle, notamment), qui n'est pas sans rappeler la démarche de l'Incredible String Band. Après avoir joué au théâtre la musique de « La Mamma » à New York puis à Paris, ils ont préparé un très bel album qui doit sortir incessamment chez AZ. Retenez bien leur nom : les Mormoz. Après un très beau moment de musique sud-américaine avec Carlos Benn Pott (le fondateur de Los Incas), le petit jour se leva sur l'excellente prestation d'un chanteur américain qui réside en France : Pat Woods.

La deuxième nuit appartient surtout au bluesman anglais Alexis Korner et son compère danois Peter Thorup, du groupe CCS, qui offrirent (c'est bien le mot qu'il faut) une heure de joie intense, avec une sincérité que leur professionnalisme ne semble pas avoir altérée. Korner connaît son Blues sur le bout des doigts, il en jouait depuis des années avant que celui-ci ne devînt à la mode chez les musiciens pop anglais. Mais le duo, éclectique, ne se borne pas au Blues, puisqu'il puise aussi dans le répertoire des Byrds (« Jesus Is Just All Right With Me »), ou celui de James Taylor (« Lo And Behold »).

Si le public accueillit Korner et Thorup avec ravissement, en revanche il bouda les chansons de Judith Reyes. Et il eut bien tort. Judith Reyes est Mexicaine ; voilà bien longtemps que, prenant des risques personnels énormes, elle chante aux côtés des

forces révolutionnaires qui luttent pour la libération du peuple mexicain. Ses chansons racontent et expliquent l'exploitation des paysans par les « gringos », la mainmise du capitalisme américain sur l'économie mexicaine, les tueries (voir la « Tragedia De La Piazza De Las Tres Culturas », auxquelles se livre froidement la police. De quel droit une bande de jeunes Français, qui se devraient de ressentir la fraternité dans la lutte contre toutes les répressions, se sont-ils permis de chahuter Judith Reyes ? Au bout de cinq chansons, cela devenait intenable et son interprète dut écourter le récit sur ces mots : « S'il y a des gens ici à qui les chansons de Judith ne plaisent pas, ils peuvent partir. Ces chansons ne sont pas destinées à « plaire », mais à soutenir un combat » ; voilà. Et croyez-moi, cela n'a rien d'un engagement de salon.

Pour en terminer avec le concert (la place manque, hélas, pour citer tout le monde), il faut signaler les Barricadiers et leurs chansons de la Commune, glisser sur les balades fort jolies, mais monotones de Valérie Lagrange, et saluer une fois de plus Steve Waring. Au petit jour, Steve eut le mérite de réveiller tous les dormeurs en recréant enfin - mieux vaut tard que jamais - l'atmosphère de fête collective espérée depuis le début.

Enfin, les « hootenannies » ne comblèrent pas tous les vœux de ceux qui croient en cette formule (et nous en sommes) ; le samedi, on manqua de participants. Cette relative désaffection, assez...déconcertante, obligea même certains artistes prévus au programme du soir (comme le Wandering ou Roger Mason) à reprendre du service. Le dimanche, tout s'améliora ; il y eut presque la queue à côté du podium pour jouer et pour chanter et, ce qui est plus important encore pour le Folk, des petits groupes se formèrent de ci, de là, dans la nature, autour d'un banjo ou d'une guitare. A noter aussi la présence de Mick Softley, qui fut magnifique dans les deux « hootenannies » et ne se plaignit pas de n'être pas passé au concert du soir : pour un « professionnel », chapeau !